

# JOURNAL INTIME

*Nicole Brossard*

*Le 26 janvier 1983*

Il est neuf heures vingt-quatre et assise à ma table de travail, je cherche à éviter le quotidien, ce continu durable qui n'a de cesse qu'au moment où l'on ne parvient plus adéquatement à le nommer réalité.\* Autour de moi, tout ressemble à ce que j'imagine et j'essaie de m'imaginer aussi concrètement que possible. Aussi concrète que possible ma vie qui n'est qu'un tissu de mots. Qu'il soit cependant entendu que je n'aime pas faire état de ma vie, même entre les lignes.

Aujourd'hui, j'ai relu quelques pages de ce que d'autres appelleraient "mon journal." Mais je n'ai jamais eu de journal intime. Tout au plus, trois cahiers noirs dans lesquels j'inscris une fois ou deux par année un quelque chose qui me permet de vérifier que j'existe encore. D'une année à l'autre, le texte varie peu. En général, je note "je souffre" et je referme sans plus le cahier. Il m'arrive parfois d'écrire: j'existe. D'avoir à écrire j'existe est une preuve qui en temps de crise me suffit. C'est la moindre des choses que de ne pas avoir à faire tous les jours la preuve qu'on existe. C'est la moindre des choses bien que je connaisse des millions de femmes qui chaque jour doivent en faire la preuve. Certaines crient, d'autres grimacent, d'autres se tordent de rire, d'autres se frottent les mains comme pour en faire jaillir le feu, d'autres se penchent sur un enfant, d'autres pensent qu'une existence remplie de mots c'est comme un trou noir dans le cosmos; d'autres disent qu'exister c'est parler dans la matière ou encore qu'exister c'est tracer un chemin avec sa bouche et son souffle dans l'infini recommencé de la matière.

*Dix heures vingt-et-une secondes*

Chaque instant a son importance pour ce qui s'éveille en moi du seul fait de penser à l'instant. Si la vie est faite d'instant précieux, on ne peut pas en dire autant du quotidien qui minute après minute nous engloutit dans un autre vingt-quatre heures auquel il ne sert à rien de vouloir résister. Aussi, d'un instant à l'autre, suis-je en train de m'inventer comme ce matin, un avant-midi ensoleillé, glacial, blanc. Aveuglant. Blanc. Terriblement blanc. C'est le temps qu'il fait: il fait blanc et lumière. En ce moment, tout n'est que vibration. La lumière prend toute la place, s'infiltré dans l'avant-midi, silencieusement s'infiltré et c'est comme si je voyais soudainement tout en détails. Toute la chambre dans laquelle je suis est

\*Ce texte a été écrit pour la série "Journal intime." Il a été lu par Pol Pelletier, à Radio-Canada, le 8 août 1983.

envahie de mille structures qui comblent l'espace, qui vident l'espace, laissant ainsi les objets familiers sans ombre. Il n'y a d'ailleurs dans cette chambre que l'indispensable: le papier, le stylo, la table et moi. Pas même un dictionnaire, pas une seule règle. Et le givre m'aveugle, c'est le givre; ne me demandez pas ce que serait ma vie, ne me demandez pas ce qu'elle fut. Je n'en dirai rien. Ce journal m'aveugle. Quelle étrange matinée pour qui aime écrire.

*Dix heures cinquante*

Que peut-on dire dans un journal qu'on ne le pourrait ailleurs? A quelle mémoire nous adressons-nous lorsque nous prétendons faire revivre un passé, aussi rapproché soit-il? Qu'y-a-t-il de si intime dans un journal qui ne saurait être partagé, entamé par la lecture de quelqu'un d'autre? Intime. Les Japonais emploient l'expression *mono no aware* pour signifier "l'émouvante intimité des choses." C'est je crois ce qui dans ma vie côtoie la troublante violence des choses. Le volcan. Ce sont là des dimensions qui nourrissent l'intuition d'une pratique existentielle dont la conscience s'affiche essentiellement à travers l'écriture. Si l'écriture est lucidité, elle n'en demeure pas moins le support d'un affichage; affichage d'une vie comme on s'affiche dans un contexte social et politique. Epinglee sur le mur de la culture ma vie, mon texte. Rien de moins que cela pour apprendre à lire. Et puis, qu'est-ce que l'intimité sinon un enthousiasme, une profonde inspiration de l'être qui, comme soudainement coupé de son souffle, en cherche la source. Ce temps d'arrêt où la vie se décide sans qu'il ne soit possible d'y ajouter un mot.

*Midi, le 26 janvier 1983*

Midi, blanc, lumière sur le réel. Le quotidien tranche sur la réalité. Julie est assise au salon en train de lire *Comment Wang-Fô fut sauvé* de Marguerite Yourcenar. Sage comme une image comme si la grippe et la grève des professeurs stimulaient dans les yeux fiévreux un goût, une soif pour la lecture. Je pense à la fille de Hilda Doolittle qui dans sa préface à *HERmione*, raconte ce quotidien d'une mère qui ne pensait qu'à écrire, qui s'enfermait des heures entières dans son bureau. Il y avait de longs silences suivis comme par un effet de frayeur par le crépitement des frappes du dactylo. C'était toujours: "Silence, silence, ta mère travaille." Et Frances Perdita Aldington de dire comment ses deux mères, Hilda et Bryher étaient en fait pour leur société victorienne: Mrs. Richard Aldington et Mrs. Robert Mc Almon. Oui, le quotidien tranche sur la réalité. Le quotidien des couples de femmes. Tous ces couples qui entraient au salon de Natalie Barney, au 20, rue Jacob, couples fascinants de Gertrude Stein et Alice B. Toklas, de Sylvia Beach et Adrienne Monnier, de Radcliffe Hall et Una Troubridge. Couples d'artistes. Comme si couples de femmes étaient couples d'artistes. Comme si la créa-

tion était une inévitable mise en scène de cette forme d'esprit qui consiste pour une femme à projeter de tout son être sur une autre femme le meilleur d'elle-même et qui, comme une intelligence propice à l'imaginaire, lui donne l'énergie de concevoir.

28 janvier 1983

Il est bien évident que tenir un journal c'est comme tenir maison. Il faut se faire à l'idée !

30 janvier 1983

Vernissage des dessins, eaux-fortes et gravures de Francine Simonin. J'ai marché longuement, lentement sur une rue St-Denis triste comme un dimanche de lendemain de la veille. J'aime marcher dans ma ville. J'aime tout ce que j'y vois parce que cela me force à voir. Et sur la rue St-Denis, je vois simultanément et en alternance trois générations, quatre sexes, des nombres pairs et impairs qui vont ici au café, là à l'église, en face à la tabagie, à côté au Sauna.

A la Galerie Treize, sur la rue Duluth, ce sont les *Fêtes tribales*, les *Tribades* et cette belle série d'*Hommages à Maria Callas*. Je me promène d'une pièce à l'autre, attentive et présente au travail de Francine. Puis, à la Galerie Aubes, je regarde et regarde *Madone des Sleepings* et plusieurs fois *Madone des Sleepings* en cauforte et je me dis qu'il doit certainement y avoir un rapport avec ma lecture d'hier soir. Oui, tout cela me revient: "Un peu de pluie. Lorsque nous dormons, n'y voyons gouttes. Que gouttes. Mais attendons que passe la madone des sleepings. Qui sèchera nos pleurs."

Au retour, vu de l'autobus, le parc Jeanne-Mance m'arrive à la hauteur des yeux comme une séquence d'hiver gris, puis je me déplace lentement vers les terrains vagues dans *Mama Roma* de Pasolini. En entrant dans l'image et le temps, à la hauteur des yeux, je me surprends à imaginer un art de vivre qui puisse contenir toute la nostalgie dont on se sait capable et dont dépend parfois un certain goût pour l'art.

Rome, le 15 mars 1981

De ma chambre, j'entends la musique annonçant la manifestation qui se prépare, Piazza Navona, contre l'avortement clandestin. La manifestation est organisée par le Parti communiste. Les femmes sont rares, Piazza Navona, le bruit des talons sur la pierre. Bar Navona.

Piazza Navona, l'église Ste-Agnese. Marbre, cierges, micros, messe. Piazza Navona, une femme chante comme pour implorer. Le micro fait de l'écho.

A l'hôtel, un portier se tient à l'entrée, les mains derrière le dos; il regarde, la tête un peu tournée vers la gauche, un jeune homme blond. A la réception, les sensations sont vives. A la caisse, un homme appuie sur des chiffres.

Piazza Navona, en sortant de l'hôtel, une femme noue lentement son foulard autour de son cou. Il fait froid dans la Rome lumineuse. Piazza Navona, j'achète un recueil de poèmes de Pasolini : *Poesia in forma di rosa*.

*Rome, le 31 juillet 1963*

Une nuit si claire. Une lune merveilleuse. Sonia, Dante et Vincente. Nous marchons jusqu'au Colisée. C'est fameux Rome la nuit. A un moment, j'ai cru être un personnage de Fellini. Mais cela n'a pas duré longtemps et j'ai gâché un peu la nuit en me demandant si un personnage fellinien était dans ma tête, féminin ou masculin. Plus tard dans la journée du 1<sup>er</sup> août 1963, nous avons marché le long de la Via Appia. Nous nous sommes arrêtés dans un petit bistrot et nous avons ri et bu. Mais qu'est-ce que le rire d'une fille de vingt ans?

*2 février 1983*

J'ai reçu ta carte postale mon amour et je l'ai relue et relue. C'est fou cette dépendance que j'ai à l'égard de chaque mot écrit par toi. De la plus banale remarque à la moindre ellipse, chaque lettre tracée par toi justifie mon fétichisme de la carte postale. Et puis, il y a des mots qui me font trembler. Aujourd'hui, je sais que le temps va s'organiser autour de ce que je lis de toi, de ce que je vois de toi dans cette calligraphie. Et ta signature, une initiale, indéchiffrable pour qui ne la connaît pas. Depuis notre première rencontre, je n'ai épuisé aucune des images que j'ai de toi. Chacune est intacte, intégrale, une. C'est sans doute ce que l'on nomme la tension amoureuse. Une tension qui vide de leur sens les mots que l'on pourrait prononcer. Je sais, dans ces moments, qu'il n'en est aucun qui puisse réellement signifier. Les mots deviennent alors des formes dans l'espace mental. Ils sont comme des signes qui dessinent la structure même de la tension. Ce sont ces mots qui m'intéressent, ces mots qui, isolés ou regroupés, n'ont de sens qu'à travers la forme éphémère que je puis entrevoir. Je ne parle pas ici d'organisation linguistique, je parle ici d'une forme énergétique qu'à moi il m'arrive de fantasmer en empruntant à deux catégories : les mots et la pensée.

*3 février 1983*

J'ai consacré toute ma journée à lire la traduction anglaise de *L'amèr* dont Barbara Godard vient de m'envoyer la version finale. Travail épuisant que celui de la lecture en traduction de l'un de ses propres textes. Épuisant parce qu'aux opérations mentales que l'on exécute en rédigeant le texte, s'ajoute un processus que j'appellerais, le dévoilement. Car ce que nous choisissons de cacher dans un texte, voilà, qu'il faut maintenant le dévoiler. Là où la critique, par exemple, ne peut que présumer, rêver ou imaginer un sens à ce qu'elle lit, la traduction cherche à le certifier. C'est dans cette certification que je dois affronter ce à quoi je m'étais consciemment et scrupuleusement dérobée. Être traduite, c'est être enquêtée non

pas seulement dans ce que l'on croit être mais dans sa façon même de penser dans une langue, de même que dans la façon dont nous sommes pensées par une langue. C'est avoir à s'interroger sur cette autre que je pourrais être si je pensais en anglais, en italien ou en toute autre langue. Quelle loi, quelle morale, quel paysage, quel tableau me viendrait donc alors à l'esprit? Et qui serais-je dans chacune de ces langues? Que m'eut réservé la féminité en italien? Quel rapport aurais-je eu à mon corps si j'avais eu à le penser en anglais? Comment le mot kimono, s'il m'eut été quotidien, eut-il modifié ma façon de séduire et de travailler? La question qui se pose en traduction comme en écriture est celle du choix. Quel signifiant privilégié, élire pour animer en surface les multiples signifiés qui s'agitent invisibles et efficaces dans le volume de la conscience? C'est formellement que je dois compenser pour que l'énergie qui alimente ma pensée ne se retourne pas contre moi, pour que la langue elle-même ne se retourne pas contre la femme que je suis.

*Comment le mot kimono, s'il m'eut été quotidien . . .*

*Tokyo, le 17 mai 1982*

Une ombre est un thème indécidable du haut de Tokyo Tower. Du haut de Tokyo Tower, c'est en costume noir d'écolière que les filles songent qu'un grand kimono les retient. Mais l'abîme, mais l'abîme.

Ce matin, j'ai marché dans les rues de Tokyo. Assez longtemps malgré l'heure matinale où les rues sont encore désertes. A cinq heures du matin, je cherche un endroit pour boire un café et écrire. J'ai trouvé, dans le quartier de Roponggi, un Dunkin Donuts et je sais que malgré l'apparence internationale du comptoir que je suis bel et bien au Japon. Malgré "you were on my mind" et "I had a dream" qui jouent sans cesse. Je suis à Tokyo entre la réalité et une fiction. Je suis vidée de toute passion. Je suis une mer de silence entre le passé et le présent. Je suis une Geisha assise devant son ordinateur, tenant dans ma main gauche un beigne au miel et dans ma droite un stylo que je tiens à la verticale pour en quelques signes, tracer la sensation de vertige que j'ai éprouvé hier matin du haut de Tokyo Tower.

*Kyoto, le 27 mai 1982*

Le Pavillon d'or luit dans l'étang comme la poitrine de Mishima. Je dois me resaisir. M. me prend le bras et nous avançons avec beaucoup de concentration parmi les petits sentiers qui sillonnent les abords du Pavillon.

*Kyoto, le 28 mai 1982*

Je sais que bientôt les mots me manqueront pour parler. J'oscille entre le sacré et le profane comme un moine qui compte sa monnaie. Chaque temple m'émeut, chaque jardin. En littérature, on n'a jamais compté autant de suicidés. C'est

pourtant par millions qu'il faudrait ici parler de sourires. C'est une étrangeté qui me va droit au cortex. Il ne faudrait pas ici parler de signes. Il s'agit tout simplement d'une marque d'attention que je porte à la douceur de la soie quand il m'arrive de frôler une passante en kimono.

*Kyoto, le 29 mai 1982*

En m'éveillant, j'ai vu ton épaule et instantanément la porte en papier de riz; entre les deux, les arbres du jardin. Dans le corridor, j'entends les pas feutrés de quelqu'un qui vient. Le tatami s'est déplacé pendant notre sommeil. Tu ouvres les yeux. Le thé est servi. Nous buvons lentement. Chaque gorgée est une vision du Ryoan-ji.

*Le 4 février 1983*

J'ai déphasé d'un jour la date de mon journal afin d'imaginer la sensation que cela pourrait me procurer de penser que j'écris demain. Hier, j'ai follement attendu une lettre, une carte postale qui n'est jamais venue. Aujourd'hui, j'ai commencé à lire la traduction de *Finnigans Wake*. Je me suis arrêtée à la page 83: "Mais attendons que passe la madone des sleepings. Qui sèchera nos pleurs." Dans la journée, j'ai lu aussi que Joyce avait dit à propos d'*Ulysse*: "J'ai écrit 18 livres en 18 langues."

Il fait un froid à fendre l'âme. Je m'interroge sur le fragment. Fragment de sensations, de vie, d'oeuvre. Je m'examine par en-dedans et je ne découvre rien qui puisse pour le moment soutenir mon attention. Je préfère me remettre à plus tard.

C'est une belle journée. Je n'y suis pour rien. Je m'interroge sur le fragment et sur ce qu'il faudrait entendre par l'expression: une journée dans la vie de Nicole Brossard.

